

Paul Vecchiali, en toute simplicité

Passionné et passionnant, engagé et éclectique, Paul Vecchiali est l'un des cinéastes français les plus importants des cinquante dernières années – plusieurs de ses films sont devenus cultes. Il est également le parrain de notre « Prix du meilleur film sous-titré ». J'ai eu la chance de le rencontrer en ce début d'année et j'ai été frappé par son extrême simplicité : je vais essayer de vous faire profiter de notre longue discussion...

L'homme

Je suis un homme, pas un dieu. Beaucoup de cinéastes se prennent pour des dieux, mais ça les regarde. Il se trouve que ma profession est cinéaste, mais je suis un homme. Dans la vie, j'aime beaucoup rire, j'aime beaucoup les gens et je ne vois pas pourquoi je me considérerais au-dessus d'eux. Je sais que par rapport à un boulanger, par exemple, je suis stupide.

Par rapport à un menuisier, je suis complètement idiot ; par rapport à un cinéphile, je me défends bien. Tout ça, c'est une question de formation. En maths, je ne suis pas trop mauvais parce que j'ai fait Polytechnique, mais est-ce que je suis supérieur à un autre ? Oui sur certains points, non sur d'autres.

L'accessibilité

J'ai un peu honte parce que sans Christian, je ne me serais jamais rendu compte des difficultés auxquelles sont confrontés les sourds et les malentendants pour accéder à la culture.

Quand on fait du cinéma, on est pris dans une espèce de maelström : on est concentré sur ce qu'on a envie de dire, sur l'équipe, sur le financement. Le reste du monde existe, bien sûr, mais très peu, et je ne m'étais jamais rendu compte de ce problème.

Quand Christian m'a interpellé, j'ai immédiatement répondu présent parce que je trouve que c'est effectivement quelque chose d'important. Tout comme on prend en compte les besoins des personnes à mobilité réduite, il est indispensable que les malentendants puissent comprendre les dialogues des films.

C'est pour cette raison que j'ai accepté d'être le parrain du « Prix du meilleur film sous-titré », dans l'espoir que cette initiative encourage la profession à se préoccuper des questions d'accessibilité.

Cela dit, il y a beaucoup de films français qui devraient être sous-titrés même pour les normo-entendants : « *je ne suis pas sourd, j'ai même une très, très bonne audition, mais il arrive que je ne comprenne pas ce que les acteurs disent !* » Je crois que le sous-titrage pour les malentendants peut être utile à tous parce que trop souvent, on ne comprend pas ce que les acteurs disent. Il faudrait inventer un ingénieur de la parole,



quelqu'un qui soit là pour dire : « *Non, répétez et articulez un peu plus.* »

Le sous-titrage en pratique

Sous-titrer un film a un coût, bien sûr : tout dépend de ce qu'on veut faire et de la longueur du film, mais on peut l'estimer entre 5 000 et 10 000 euros en moyenne, tout compris. Il est possible d'obtenir du CNC une subvention qui peut atteindre 50 %, mais ce sont les producteurs qui décident : le réalisateur n'a pas son mot à dire, sauf s'il finance lui-même le sous-titrage, bien sûr.

Pour les majors et les films à gros budget, ce n'est pas un problème. Mais les petits producteurs comme moi sont quand même ric-rac pour réaliser un film et rajouter encore une dépense est difficile. Il faut qu'elle soit prévue au budget du film dès le début et je crois que chaque producteur devrait l'inclure dans ses plans de financement.

Le cinéaste

J'ai débuté comme cinéphile, comme cinéphage, comme spectateur en tout cas, dans les années 30, c'est-à-dire à une époque où le cinéma était vraiment là pour faire rêver. Je regrette qu'il perde petit à petit cette fonction, que le cinéma français d'aujourd'hui soit fait de situations trop quotidiennes, que les personnages y soient trop quelconques.

Je vois deux ou trois films par jour. J'étais plutôt attiré par le cinéma français, mais il me déçoit énormément car il évolue vers le narcissisme ; les gens ont envie de parler d'eux-mêmes ; pour moi, ce n'est pas un défaut... sauf lorsque leur démarche devient égocentrée. Alors je me tourne maintenant vers le cinéma turc ou iranien, par exemple. Il y a là des films formidables, qui nous sortent de cet univers médiocre.

Mon rapport au cinéma a toujours été passionné, tout à la fois instinctif et très travaillé. Je prépare énormément mes films, de façon à toujours pouvoir répondre aux questions des techniciens en amont. Répondre à leurs questions pendant le tournage est une perte de temps, donc d'argent, mais aussi une perte de concentration.

Je travaille très vite au tournage pour éviter cette perte de concentration des techniciens et des comédiens. Je crois qu'un film exige – je me répète car pour moi, c'est capital – infiniment de concentration de la part de tous.



Au début de ma carrière, j'ai filmé en noir et blanc. Mon premier court-métrage, « *Les Roses de la vie* » (1962), était en noir et blanc. Mon premier long métrage, « *Les Petits Drame*s » (1961), inédit en salle car le négatif a été détruit, était en noir et blanc. Le second, « *Les Ruses du diable* » (1965), était en noir et blanc mais avec de petits inserts en couleurs parce qu'il s'agissait des Catherinettes. Or, les Catherinettes sont en vert et jaune, il était impensable de les laisser en noir et blanc...

J'ai tourné « *Femmes, femmes* » en 1974, au moment de l'apogée de la couleur, mais je l'ai tourné en noir et blanc. C'était une volonté artistique : il y avait plein de photos d'actrices accrochées aux murs de l'appartement où habitaient les deux comédiennes. Si on avait tourné en couleurs, on aurait eu un truc un peu bizarre avec des photos en couleurs et d'autres en noir et blanc. J'ai donc préféré filmer en noir et blanc pour qu'elles soient toutes au même niveau.

J'ai aussi travaillé pour la télévision. C'est là que j'ai gagné ma vie et ma retraite, parce qu'au cinéma je ne me payais pas. Un téléfilm est un film comme un autre ; mais habituellement, à la télévision, il y a des contrôles et un peu de formatage.

Je ne m'y suis jamais plié, j'ai toujours exigé d'avoir le « *final cut* » et un droit de regard sur les comédiens. Si on ne me le permettait pas, je ne signais pas. Cela dit, j'ai aussi tourné des films de commande qui sont très, très mauvais. Je ne voulais pas les faire, et puis le producteur a beaucoup insisté. Et ils ne sont pas bons, pas bons du tout.

Je lis toutes les critiques de mes films, mais ce sont les critiques négatives qui m'intéressent le plus, quand elles sont argumentées. Si c'est simplement des insultes, ça ne m'intéresse pas. Mais quand c'est argumenté, c'est intéressant d'avoir un regard différent du vôtre sur votre film. Je déteste les critiques positives qui ne sont pas argumentées. Ça, ça m'agace beaucoup.

Les projets

Je dois faire deux films en même temps en avril. Pourquoi en même temps ? C'est une question de production. Un film, « *Les sept déserteurs* » sera tourné entièrement en extérieur, dans un seul décor : un hameau bombardé ; l'autre complètement en intérieur : dans un train, un faux train en fait, avec un décor qui va changer de séquence en séquence. Le premier film ne demande que sept à huit jours de tournage, c'est le plus important. On le tournera donc en priorité, mais si jamais il pleut, on rentrera et on passera à l'autre. Vous savez, quand on commence une semaine de tournage, on est pratiquement obligé de la payer en entier. Donc, quand, comme moi, on travaille avec de petits budgets...

■ Propos recueillis par Christian Guittet